ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 5 fr. 9 fr. 18 fr.
France, Colies 6 » 12 » 24 »
Etranger 8 » 15 » 30 »
TÉLÉPHONE
Administr. Gut. 01.67-01.74-01.75
Rédaction. Gut. 01.76-01.77-01.78
Stéphen PICHON
DIRECTEUR POLITIQUE

5 heures du matin

ÉDITION DE PARIS

Le Petit Journal

5 heures du matin

JEUDI 30 AOUT
Le Numéro 5 Centimes
SAINTE ROSE
55me Année — 1917 — N° 19.970
61, rue Lafayette, Paris (9e)

LES ENSEIGNEMENTS de la politique grecque

Les débats de la Chambre grecque établissent, par des textes péremptoires, ce qu'on savait en fait depuis longtemps : la connivence permanente de Constantin avec son beau-frère Guillaume jusqu'au jour où il dut abandonner le trône, et l'aveuglement des puissances alliées sur la conduite à tenir vis-à-vis de la Grèce, jusqu'au jour où elles se décidèrent à l'exercice des droits qu'elles tiennent des traités.

Un homme voyait clair : Venizelos. Dès le mois d'août 1914, il proposait à son souverain la seule politique conforme aux intérêts de son pays et à ses engagements contractuels. Dans une lettre prophétique, et qui fait le plus grand honneur à sa conscience, il demandait au roi d'intervenir contre « les deux principaux ennemis de l'Hellénisme, les Bulgares et les Turcs » et de prendre parti pour l'Angleterre, la France et la Russie.

Mais le roi ne voulait rien savoir. Il était comme envoûté par l'Allemagne. Songez donc ! Guillaume l'appelait son « camarade » et invoquait son titre de « maréchal allemand ». Il lui faisait dire que « l'armée allemande s'enorgueillissait de le compter parmi ses chefs », et l'invitait par surcroît à « mettre en pratique ce qu'ils avaient souvent discuté ensemble ». Comment le mari de la reine Sophie aurait-il résisté à tant d'arguments ?

Aussi ne cessa-t-il de donner en dessous à ses amis et parents de Berlin des gages de son dévouement et, comme il disait lui-même, de « ses sympathies personnelles ». Tellement personnelles qu'elles allaient à l'encontre des déclarations publiques faites à son peuple, de son traité d'alliance avec la Serbie, et des vues du chef de son gouvernement appuyé par une majorité fidèle. C'est ainsi qu'il aimait mieux l'obliger à démissionner que de le suivre dans le chemin de l'honneur et du devoir. C'est ainsi qu'en 1915, au moment où s'engageait la triste expédition de Gallipoli, dont son intervention pouvait assurer le succès, il donnait à Constantinople et à Sofia, par l'intermédiaire des représentants de l'Allemagne et de l'Autriche, l'assurance qu'il ne bougerait pas. C'est ainsi que, quelques mois plus tard, le peuple hellène ayant donné raison contre lui à son premier ministre démissionnaire et réélu la Chambre qui siège aujourd'hui, il faisait savoir au Kaiser qu'il continuerait de faire le contraire de ce qu'il serait contraint de promettre pour la forme, et de trahir les intérêts de son peuple tout en proclamant qu'il les servirait.

Mais il y a quelque chose de plus que cette série de parjures et de fourberies dans les documents révélés par le gouvernement de M. Venizelos. Il y a la preuve que, le jour même où l'Allemagne déclarait la guerre, le 4 août 1914, elle signait un traité d'alliance avec la Turquie et se savait certaine du concours de la Bulgarie. Elle croyait également l'être de celui de la Roumanie, parce qu'elle avait, comme nul ne l'ignore, un traité avec le roi Carol ; sur ce dernier point, elle se trompait, grâce à la sagesse, au patriotisme et aux sentiments d'honneur des hommes d'Etat roumains, grâce aussi à l'opinion publique roumaine. Mais, pour le reste, elle ne se trompait pas, elle était sûre de Ferdinand de Sofia comme des Jeunes Turcs de la capitale ottomane. La marine et l'armée turques devaient, aux termes des engagements pris par Enver Pacha, coopérer avec la flotte et les armées de l'Allemagne, et le hideux tsar de Bulgarie devait marcher « la main dans la main » avec les violateurs de la neutralité belge et les conjurés sinistres de Konopicht « contre le slavisme et l'ennemi commun. »

On dira que rien de tout cela n'est étonnant pour ceux qui connaissent les dessous de la diplomatie. Que de fois j'ai dit ici qu'il existait, dès l'année 1914, des conventions formelles entre l'Allemagne et la Turquie d'une part, l'Allemagne et la Bulgarie de l'autre ! Je pouvais, à cet égard, défier tous les démentis. Que de fois aussi j'ai mis en garde contre la complicité avérée de Constantin et de Guillaume, et réclamé les mesures que les Alliés ont fini par prendre à Athènes dix-huit mois plus tard, et, puis-je dire, *trop* tard ! Mais ce qui est nouveau, et ce que nous devons au gouvernement hellène, enfin placé sous la direction d'un chef digne des traditions de son pays, c'est la publication de textes qui interdisent toute contestation sur des faits notoires et des événements de première importance dans la fixation des responsabilités de la guerre.

Comment les Alliés ont-ils pu, pendant si longtemps, se tromper si gravement sur la politique orientale et balkanique, sur le rôle de la Bulgarie et de la Turquie, sur les négociations à engager, les précautions et les partis à prendre ? C'est ce que nous aurons à examiner en temps opportun. Bornons-nous pour le moment à enregistrer, avec les déclarations et les révélations du gouvernement d'Athènes, l'acte solennel d'adhésion des représentants de la Grèce à « la lutte universelle en faveur de la liberté à côté des peuples alliés », et sachons tirer de cette situation nouvelle tous les avantages qu'elle comporte pour la victoire contre les ennemis du monde entier.

S. PICHON.

COMBAT ACHARNÉ sur le Bainsizza

1.000 PRISONNIERS A L'EST DE GORIZIA

Rome, 29 Août. — (Officiel). — *Communiqué du commandement suprême du 29 août :*

Sur le plateau de Bainsizza, le combat a continué hier. Après avoir eu raison des arrière-gardes ennemies, nos troupes ont trouvé, et attaquent à présent, une puissante ligne de résistance organisée précédemment et que l'ennemi défend avec acharnement.

Sur les hauteurs à l'est de Gorizia nous avons capturé plus d'un millier de prisonniers et plusieurs mitrailleuses.

Un total de deux cent quarante-six avions ont participé à la bataille. Une escadrille de quarante capronis a concouru à l'action à l'est de Gorizia, jetant plus de sept mille kilogrammes de projectiles sur les batteries ennemies postées dans le bois de Pavo-Panovizza.

Sur le Carso, lutte d'artillerie et actions de patrouilles.

Dans la région du Stelvio (Trentin), à l'aube du 27, l'ennemi a attaqué un de nos postes avancés parmi les glaciers de la haute vallée du Zebru, réussissant à y pénétrer. Les nôtres ont pourtant pu occuper une cime plus élevée d'où ils maintiennent l'ancienne position sous leur feu.

225 kilomètres carrés de terrain conquis

Rome, 29 Août. — L'avance sur le plateau de Bainsizza continue. L'infanterie ramasse l'énorme butin disséminé sur ce vaste terrain.

Le 24 au matin, le troisième système défensif autrichien, dit « des Madoni », était entamé par la prise du rempart Stari Duha. L'infanterie franchit les localités de Dragovice, Bate et Ravne, occupa l'ouest de Falda, Dello Slemo, enveloppant et forçant les troupes ennemies à se réfugier sur le Nakobil, haut de 770 mètres.

Le soir, il restait du plateau aux Autrichiens seulement le dernier morceau du troisième système de défense du Cide, le barrage devant l'embouchure méridionale du vallone Chiapovano.

Pendant la nuit, l'ennemi a continué à se replier sur la ligne entière, suivi par les patrouilles.

Le lendemain matin, des colonnes italiennes dépassèrent Nakobil, capturant un millier de prisonniers et forçant les groupes restés sur les monts à se replier dans le vallone Chiapovano, pendant que la principale résistance se déplaçait sur le San Gabriele et dans la forêt de Tarnovo.

En sept jours, les Italiens ont franchi une ligne munie de nombreux ouvrages défensifs en conquérant dans l'ensemble 225 kilomètres carrés.

Le mot d'ordre, pour la deuxième armée, qui opère sur les plateaux est : « Au delà de la dernière tranchée ennemie. »

Les conséquences de la victoire

Les communiqués italiens ne nous donnent toujours pas les précisions attendues, au sujet des progrès réalisés sur le plateau de Bainsizza ; et, il faut bien reconnaître que les renseignements complémentaires fournis, tant par les correspondants que par la presse italienne, ne sont pas d'accord. Le minimum est annoncé dans ces termes : les fortifications ennemies ont été enlevées sur un espace large de 15 kilomètres et profond de 6 kilomètres. La profondeur est bien, en effet, celle qui apparaît jusqu'ici ; mais il semble difficile que la largeur atteigne 15 kilomètres, par la raison que la distance totale, entre l'éperon coté 675, au nord de Vrh, et les pentes septentrionales du San Gabriele, ne dépasse pas 12 kilomètres. Le maximum est donné par une autre version, celle de l'*Idea Nazionale*, disant que tout le plateau de Bainsizza, jusqu'à son revers oriental, est au pouvoir de l'armée italienne. Cette affirmation n'est pas contredite. Dans ce cas, l'avance en profondeur serait de 12 à 14 kilomètres. Il paraît fort douteux, toutefois, qu'elle soit réalisée dès à présent.

Il est à prévoir que la victoire italienne, laquelle ne peut laisser aucun doute en ce qui concerne sa réalisation totale, aura pour conséquence avant longtemps, l'évacuation par les Autrichiens de tout le terrain à l'est du front de combat actuel, jusqu'au bord du grand fossé que forme le val Chiapovano. Nous ne pouvons pas encore distinguer ce qui devra se passer plus au nord, entre la gauche italienne et Tolmino, sur la partie de la masse calcaire située au delà du ravin d'Auzza ; mais il est très indiqué que la droite italienne, passant par Gargaro, franchira la naissance du val Chiapovano, prenant à revers le San Gabriele et le San Daniele, et qu'elle progressera en direction de Ternova. C'est, pour le moment, le point le plus important et l'objectif le plus immédiat, en vue de dégager totalement le nord de Gorizia.

Pousser l'étude plus loin ne semble pas utile, pour les raisons suivantes : à l'est de Tarnova, la seconde partie du plateau est barrée par des mouvements d'un fort relief, qui atteignent 1.400 mètres d'altitude, soit 600 mètres au-dessus du plateau lui-même, et ces hauteurs se raccordent en ligne droite, courant du sud au nord, avec l'escarpe orientale du val Chiapovano jusqu'à son extrémité sur la vallée de l'Idria. Il y a là une ligne naturelle très solide. Est-elle fortifiée ? Nous l'ignorons, et nous ne savons pas davantage si l'armée autrichienne battue sera en état de l'occuper et de la défendre avantageusement. Remarquons, en passant, que le val Chiapovano ne débouche pas dans la vallée de l'Idria. A la rencontre de ces deux dépressions, il y a une différence de niveau de près de 400 mètres entre leurs fonds et le raccord est escarpé.

Général BERTHAUT.

LES VAINQUEURS DE VERDUN défilent devant le Président de la République

M. Poincaré remet la grand'croix au général Pétain

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Front de Verdun, 29 Août. — Trois mille hommes portant les drapeaux de Verdun ont défilé, ce matin, quelque part, pas loin de la citadelle. Le Président de la République, le ministre de la Guerre, le général en chef étaient là.

Il faisait du vent. Vingt-sept étendards en loques se débattaient contre les hampes, ils semblaient crier : Vous voyez tous ces soldats qui sont muets, ils ont fait des choses sublimes, ils ne vous les diront jamais ; aussi, nous qui les connaissons, nous les proclamons.

Ils étaient trois mille qui en représentaient vingt fois plus. Descendus des collines de la mort, ayant rempli un devoir dont ils n'ont pas l'air de soupçonner la grandeur, ils venaient se présenter à la nation.

Ils étaient simples comme s'ils n'avaient rien fait, ils seraient sortis de la caserne qu'ils n'auraient pas eu un visage plus tranquille ; ils n'auraient pas grandi la France que leur mine eût été la même.

Et la baïonnette légère sur l'épaule, ils se mirent en marche. Voilà ceux qui prirent Avocourt, voilà ceux qui prirent le Mort-Homme, voilà ceux qui prirent Regnéville, voilà ceux qui prirent Samogneux, voilà ceux qui prirent le Talou, voilà ceux qui prirent les bois de Beaumont.

Ils ont tout pris.

Ce n'est pas une revue de boutons de guêtre. Vous, vous n'avez pas de cravates ; vous, vous n'avez pas de semelles ; vous, vous êtes pleins de boue ; vous, vous êtes pleins de trous ; mais passez, même devant le Président de la République, les crêtes de Verdun vous trouvent bien comme ça.

Albert Londres.

Le Président de la République les félicite

Le Président de la République a quitté Paris mardi soir, accompagné par M. Painlevé, ministre de la Guerre, pour se rendre à Verdun, où il a été reçu par le général en chef.

Sur la place d'armes de la ville, il a remis au général Pétain, avec le cérémonial d'usage, la grand'croix de la Légion d'honneur. Il a prononcé à cette occasion l'allocution suivante :

Mon cher général,

Dans les belles lettres qu'ils vous ont écrites, il y a peu de jours, M. le président du Conseil et M. le ministre de la Guerre vous ont exprimé, avec les félicitations du gouvernement de la République, la confiance de l'armée et la gratitude du pays. En vous remettant aujourd'hui, devant quelques-unes de vos vaillantes troupes, la grand'croix qui vient de vous être décernée, je suis heureux de vous dire, à mon tour, combien la France est fière de vos succès et quelles espérances elle met en vous, en vos généraux, en vos officiers, en vos incomparables soldats.

Depuis le jour où vous avez été appelé à rétablir, devant Verdun, notre situation militaire, l'attention du monde est restée fixée sur cette glorieuse cité et sur la zone de terre lorraine qui entoure ses vieilles murailles et qu'ont ravagée les obus de l'ennemi. L'humanité tout entière a compris que de la partie grandiose et tragique qui se jouait sur les deux rives de la Meuse dépendaient la liberté des peuples et l'avenir de la civilisation.

Ce sol dévasté que j'ai si souvent parcouru avec vous, — ce sol désolé qui avait pris une valeur symbolique et qui ne formait plus seulement les avancées d'une place célèbre, mais le glacis d'une citadelle idéale où se serait retranché le droit éternel, — ce sol illustré par tant de combats et sanctifié par tant de sang versé, l'armée française l'a défendu pied à pied et reconquis lambeau par lambeau ; et voici qu'aujourd'hui, sous votre commandement suprême et sous la direction de chefs éprouvés, elle vient de reprendre d'assaut, après une savante préparation d'artillerie, les hauteurs, si souvent disputées, d'où l'ennemi dominait nos positions, surveillait nos mouvements et réglait le tir de ses batteries. Eclatante victoire qui répond, par un écho retentissant, aux exploits accomplis tous les jours par nos troupes sur le chemin des Dames, aux brillants avantages obtenus par nos divisions dans les plaines de Belgique, aux héroïques batailles livrées dans les Flandres par l'armée britannique, aux importants progrès réalisés par les Italiens sur l'âpre chaîne du monte Santo et sur les plateaux rocheux du Carso.

Dans l'ensemble de ces opérations concertées, l'armée française a fourni, comme toujours, son large tribut d'efforts. Jamais elle n'a montré plus de courage et plus d'entrain. Trois ans de rudes combats n'ont ni altéré sa force ni refroidi son ardeur. C'est qu'elle est soutenue dans cette longue épreuve par la conscience de défendre le pays natal et de ne poursuivre la guerre que pour assurer le triomphe de la paix.

" La France tout entière est en guerre, nulle part elle ne se laissera entamer, " dit M. Poincaré

Vainement nos ennemis essaient-ils de défigurer l'histoire et de répandre chez les neutres des fables de commande. Vainement font-ils des efforts désespérés pour se décharger des responsabilités qui les écrasent. Vainement, les fabriques de fausses nouvelles, installées dans les villes impériales, dégagent-elles sans trêve des nuages de fumées noires, qu'un vent propice pousse au delà des frontières, mais qui se dissipent, l'un après l'autre, dans le rayonnement de la vérité.

Convaincue elle-même de ne plus pouvoir obtenir sur notre front une victoire militaire, [illegible] dans une dernière illusion : elle s'imagine avoir raison de nous par des crises intérieures et, depuis quelques semaines, elle les annonce avec fracas. Ni ces puérils manœuvres, ni l'infâme propagande qui les accompagne — et que la justice réprimera sans faiblesse, chaque fois qu'elle tentera de pénétrer chez nous — ne réussiront à troubler l'esprit public, qui restera digne de notre cause et des admirables soldats qui la défendent.

La France tout entière est en guerre : nulle part, elle ne se laissera entamer.

Confiante en la magnifique armée que vous commandez, mon cher général, avec tant de maîtrise et qui vient de lui donner de nouveaux motifs d'espoir ; confiante en la loyauté, en l'énergie, en la force croissante de ses alliés, elle vous adresse aujourd'hui, à vous, à vos officiers et à vos hommes, ses félicitations et ses vœux et elle vous répète : « Comptez sur moi comme je compte sur vous et sur vos soldats. Tous ensemble, nous lutterons jusqu'à la victoire finale. Tous ensemble, nous travaillerons à établir, sur des fondements inébranlables, le règne de la paix et la souveraineté du droit. »

Après cette cérémonie militaire, le Président, accompagné du ministre, du général en chef et du général Guillaumat, est allé féliciter l'état-major de la 2e armée, qui a été récemment l'objet d'une citation. Puis, il a passé en revue l'une des divisions qui se sont signalées dans les dernières opérations.

Dans l'après-midi, il est allé sur les deux rives de la Meuse voir le terrain reconquis et visiter les troupes. Il a adressé au général Guillaumat, aux officiers et aux hommes, de chaleureux compliments.

Le Président et le ministre rentreront à Paris aujourd'hui dans la matinée.

1,470 prisonniers depuis le 26 août

(*Communiqués français*)

29 Août, 14 heures.

Sur le front de l'Aisne, lutte d'artillerie intermittente.

Nos tirs ont fait exploser un dépôt de munitions dans la région de Courtecon.

Sur le front de Verdun, canonnade assez violente dans le secteur Avocourt-cote 304.

Nous avons repoussé des reconnaissances ennemies qui tentaient d'aborder nos lignes au nord du bois des Caurières.

Le chiffre des prisonniers valides que nous avons faits dans la région de Beaumont depuis le 26 août s'élève à 1.470, dont 37 officiers.

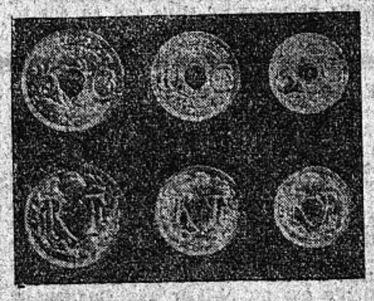
Nuit calme partout ailleurs.

29 Août, 23 heures.

Journée calme sur l'ensemble du front, sauf dans la région du monument d'Hurtebise et sur les deux rives de la Meuse, où l'artillerie s'est montrée très active de part et d'autre.

Les nouvelles monnaies divisionnaires vont être émises

Les nouvelles monnaies divisionnaires de 0,25, 0,10 et 0,05, dont l'émission a été autorisée jusqu'à concurrence de quinze



millions de francs, sont sur le point d'être livrées à la circulation.

A la Monnaie on nous donne à ce sujet les précisions suivantes :

Dès demain, c'est-à-dire fin courant, les premières monnaies en alliage de cuivre et de nickel, portant un trou rond au milieu, sortiront de la Monnaie dans les conditions suivantes et tous les mois : un million de pièces de 0,25 centimes, soit pour une somme de 250.000 francs ; deux millions cinq cent mille pièces de 0,10, pour une somme de 250.000 francs ; enfin, trois millions cinq cent mille pièces de 0,05, pour une somme de 175.000 francs, soit un total mensuel de sortie, en francs, de 675.000 francs.

Etant donné que le chiffre total de l'émission autorisée est de quinze millions de francs, la Monnaie a donc, devant elle, vingt-deux mois — près de deux ans — pour la fabrication de ces monnaies.

Ajoutons, en terminant, que le matériel utilisé pour leur frappe est le même que celui qui a servi à celle des pièces de nickel pur en 1914, 1915, 1916 et 1917, et que les nouvelles pièces sont du même type monétaire, avec les mêmes attributs et les mêmes allégories.

Les prisonniers français rapatriés depuis le 31 mai ne peuvent être employés sur le front

La question a été fréquemment posée de savoir quelle est, au point de vue de leur affectation ultérieure, la situation militaire des prisonniers rapatriés d'Allemagne ou de Suisse.

Nous sommes officiellement autorisés à faire connaître les précisions suivantes :

Tout prisonnier de guerre français rapatrié reprend les mêmes droits et les mêmes obligations que les hommes de même classe et de même condition militaire qui n'ont pas été capturés.

Aux termes des conventions internationales conclues en vue de leur rapatriement, les prisonniers rentrés en France depuis le 31 mai 1917 ne peuvent être employés ni sur un front quelconque des opérations militaires, ni dans la zone des étapes, ni dans les territoires ennemis occupés.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

Après-midi du 29 Août.

Des coups de main exécutés avec succès cette nuit au nord-est de Gouzeaucourt et au sud-ouest d'Hulluch nous ont valu un certain nombre de prisonniers. Nous avons enlevé au sud-est de Langemark un point d'appui qui était resté aux mains de l'ennemi immédiatement en avant de notre ligne.

29 Août, 20 h. 30.

Le temps demeure orageux.

Une attaque à la grenade dirigée ce matin contre deux de nos postes à l'est de Oosttaverne a été repoussée avec pertes pour les assaillants.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

M. WILSON refuse de suivre le chemin de la paix indiqué par le Pape

Washington, 29 Août. — La réponse des Etats-Unis aux propositions du Pape a été envoyée la nuit dernière.

Dans sa réponse, le président Wilson dit que si tout cœur saignant de l'horrible guerre doit être touché par l'appel du Pape, ce serait cependant une folie de suivre le chemin de la paix qu'il indique, puisqu'il ne conduit pas au but qu'il recherche. Traiter avec le gouvernement actuel de l'Allemagne, ce serait permettre à ses gouvernants déjoués dans leurs desseins, mais non encore vaincus, de reprendre leurs forces sur le continent qu'ils inondèrent de sang innocent. La paix permanente doit être basée sur la confiance de toutes les nations. Il est impossible d'accepter la parole des gouvernants actuels de l'Allemagne comme une garantie durable.

En même temps que cette réponse était envoyée, des copies en étaient remises aux représentants diplomatiques des Alliés qui ont reçu la note du Pape.

Les puissances centrales sont en pourparlers

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 29 Août. — Suivant une dépêche de Vienne aux *Dernières Nouvelles de Munich*, il se passera encore huit ou dix jours avant que le texte de la réponse commune des puissances centrales à la note du Pape puisse être publié. Les pourparlers entre Berlin et Vienne sont à peu près terminés, mais les pourparlers avec la Bulgarie et la Turquie durent encore.

L'empereur Charles décore l'évêque de Lemberg

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 29 Août. — On télégraphie de Vienne que l'empereur d'Autriche a conféré à l'évêque de Lemberg, Mgr Szeptycki, la grand'croix de l'ordre de Léopold.

On sait que l'évêque de Lemberg, qui revient d'un voyage en Suisse, avait été chargé d'une mission officielle en vue de hâter la conclusion de la paix.

Il devait, à cet effet, se rendre à Rome, mais le gouvernement italien s'est refusé à le laisser passer.

Constantin va se fixer à Zurich

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 29 Août. — La *Zurcher Post* annonce que Constantin de Grèce quittera prochainement Saint-Moritz pour s'installer à Zurich où il compte passer l'hiver.

L'ex-roi et sa famille habiteront une villa particulière, tandis que leur nombreuse suite résidera dans un hôtel.

PROPOS D'ACTUALITÉ

Le fâcheux formalisme

Un instituteur secrétaire de mairie d'une commune de ... me raconte qu'il s'était arrangé avec les gendarmes de la brigade pour éviter aux poilus permissionnaires l'ennui d'aller à pied, à 12 kilomètres de là, faire viser leur titre de permission.

« Autorisé, me dit-il, par le chef de la brigade, je conservais à la mairie les titres qui m'étaient remis, dès leur arrivée, par les permissionnaires. A leurs passages fréquents dans la commune, les gendarmes les visaient et en prenaient note. Et les intéressés, qui, tous, sont, ou de mes vieux amis ou de mes anciens élèves — ce qui est tout un — en me venant dire au revoir, à l'expiration de leur « perm », remportaient leur feuille dûment signée. Tout allait bien.

» Oui, mais voilà !... Un ordre supérieur survint. A la date du 31 juillet, Monsieur le général commandant la ... région donna, aux brigades de gendarmerie, des instructions aux termes desquelles « les intéressés devront se présenter *en personne* à la gendarmerie du lieu de leur domicile, à l'effet de soumettre *eux-mêmes* leur permission au visa. »

Depuis lors, tout permissionnaire est obligé de parcourir 12 kilomètres à pied par tous les temps et quel que soit son état de santé, pour aller à la gendarmerie et 12 autres pour en revenir... Sans doute, il en a vu bien d'autres, le poilu : il a vu la Marne, Verdun, la Somme, les Flandres, etc. Le général, apparemment, estime qu'il peut bien encore, « trainant l'aile et tirant le pied », s'offrir une petite promenade de 24 kilomètres à travers le bocage normand. C'est peu de chose, en effet, quand on en a tant vu déjà. Mais, justement, c'est parfois la petite goutte d'eau qui fait déborder le vase ; et le poilu, qui a supporté sans se plaindre tant de souffrances utiles au pays, se plaint de ce petit dérangement parce qu'on le lui impose sans nécessité.

En vérité, ne pourrait-on garder le formalisme pour le temps de paix, et laisser, en temps de guerre, s'exercer l'initiative des braves gens qui s'entendent pour obliger d'autres braves gens ?

Jean Lecoq.

« *Les Boches fabriquent leurs vêtements avec du papier.* »



— Vous savez, Bethmann-Hollweg ?

— Ya...

— Eh bien, il s'est établi tailleur... il fabrique des complets en chiffons de papier !..

LA MORT DE MIGUEL ALMEREYDA

QU'EST DEVENU le docteur Hayem

Ce que nous dit Mme Hayem

Depuis qu'il a été mis à la disposition des autorités militaires, conformément aux sanctions prises par M. René Viviani, garde des Sceaux, le Dr Hayem, médecin militaire de la prison de Fresnes, n'a pas encore été entendu par M. Drioux, juge d'instruction.

D'autre part, le Dr Hayem serait parti, — ou à la veille de partir pour le front oriental — et, selon une autre version, son départ est démenti, et serait retardé, jusqu'à nouvel ordre.

Enfin, et la chose paraît surprenante, Mme Hayem ne sait pas ce qu'est devenu son mari.

A son domicile particulier, Mme Hayem a fait d'importantes déclarations à un collaborateur du *Petit Journal*.

— Vous me voyez consternée, désolée et complètement affolée, nous dit-elle, à cause des fantaisies et des rumeurs mises en circulation, depuis la mort d'Almereyda, concernant mon mari. D'autre part, j'ignore ce qu'est devenu mon mari, depuis lundi matin, après son départ pour le fort de Vanves. Or, mon mari, en dehors de la constante affection qui nous unit, adore sa mère dont il est l'unique enfant. Nous ne connaissons d'autre consolation que les larmes, car nous n'avons pas d'autres parents et nous vivons, en outre, sans relations.

Mon mari, très épris de sa profession, — et n'est-on pas allé jusqu'à dire qu'il n'avait pas encore soutenu sa thèse de doctorat ? — était, en effet, absorbé par sa clientèle.

Il y a exactement douze ans, — et il en a trente-huit — qu'il exerce la médecine dans le même appartement et dans le même arrondissement.

Alors pourquoi colporter le bruit et émettre l'hypothèse qu'il connaissait Almereyda ! En vérité, il ne l'avait jamais vu ni connu. D'ailleurs, mon mari avait horreur de la politique et je suis certaine qu'il n'a jamais lu le *Bonnet Rouge*, même à titre de curiosité.

Alors, je me perds en conjectures. Qu'est devenu mon mari ? On m'affirme qu'il aurait été envoyé à Lyon dans une section d'infirmiers ; mais j'ignore dans quelles conditions, puisque je n'ai reçu aucune lettre de lui.

Enfin, il est convoqué pour aujourd'hui, à 2 heures, chez le juge d'instruction. Se présentera-t-il ? Nous l'espérons sans y croire, et sa mère et moi monterons la garde dans les couloirs dans l'espoir de l'embrasser.

Le rapport du docteur Hayem serait le reflet de l'exacte vérité

Mais pourquoi, continue Mme Hayem, en essuyant des larmes furtives, n'a-t-on pas convoqué mon mari plus tôt ? Tout serait fini, car il n'a rien à ajouter ni à retrancher du rapport qu'il a rédigé après la mort d'Almereyda, *en collaboration avec son confrère, le docteur Bécourt*, médecin en chef de la prison de Fresnes.

Ce rapport reflète l'exacte vérité — et rien que la vérité. Le docteur Bécourt et mon mari établissent que Miguel Almereyda est mort d'une mort naturelle, mais consécutive à l'emploi exagéré des stupéfiants, notamment de l'*hervine*, et Miguel Almereyda en avait employé jusqu'à douze centimètres, la veille.

D'autre part, « six personnes », parmi lesquelles figuraient M. Pancrazi, directeur de la prison ; l'économe, l'interne en pharmacie, le docteur Bécourt et son confrère, le médecin belge, assistaient à l'agonie d'Almereyda, en même temps que mon mari.

C'est mon mari qui avait demandé le concours du docteur Bécourt, et le directeur de la prison celui du médecin belge.

Peut-on, en outre, reprocher à mon mari d'avoir affirmé qu'il n'avait pas quitté la cellule du prisonnier ? C'est pourtant l'exacte vérité également. Oui ! mon mari n'a pas *quitté médicalement* le détenu au cours de son agonie, qui a duré trente heures. Mais, est-ce à dire qu'il n'a pas quitté la cellule à différentes reprises ? Evidemment, puisqu'il était obligé de s'absenter pour prodiguer ses soins à d'autres malades. Donc, sa *présence médicale* est nettement établie.

L'histoire du lacet

Reste l'histoire du lacet. Il est parfaitement exact que le gardien a mis au courant le directeur de la prison, le docteur Bécourt et mon mari, de la découverte du lacet avec lequel Almereyda aurait tenté de s'étrangler, dans la nuit du dimanche au lundi.

Pourtant, ni le directeur ni les deux médecins n'ont aperçu aucune trace de strangulation, « ni pendant l'agonie, ni après la mort ». Il reste à démontrer, par conséquent, que les traces de la strangulation ne sont devenues apparentes que longtemps après la mort, c'est-à-dire quand le premier rapport avait été rédigé et remis au directeur de la prison. Les médecins sont donc à l'abri de tout soupçon, et le détenu, qui a conservé toute sa lucidité jusqu'au moment du coma, ne s'est borné qu'à leur demander, à de très nombreuses reprises, son pot de confitures. »

L'affectation du docteur Hayem depuis la mobilisation

Et comme nous demandions à Mme Hayem de nous dire comment son mari avait été nommé à Fresnes, elle nous déclara :

Il y avait juste quatre mois que mon mari avait été désigné pour la prison de Fresnes, par le Service de Santé.

Depuis le début des hostilités, il avait été en effet affecté au service des prisonniers allemands, dans la province de Constantine, particulièrement à Kanoja où il était tombé très malade. Il y était depuis dix-huit mois quand il est venu en permission à Paris où il a été soigné, pendant longtemps, à l'hôpital militaire annexe, installé au collège Rollin.

Après sa guérison, il est reparti en Algérie, d'où il a été rappelé pour le poste de Fresnes où il remplaçait deux internes.

A l'instruction

L'instruction relative à la mort d'Almereyda a chômé hier. Elle reprendra plus de vie aujourd'hui, jeudi ; le juge a décidé de confronter dans son cabinet plusieurs des personnes qui ont été mêlées au drame : M. Pancrazzi, directeur de la prison de Fresnes, qui, on le sait, a été révoqué ; les deux gardiens également révoqués, Hénin et Regnier ; l'aide-major Havem, attaché en qualité d'interne à l'infirmerie de la prison de Fresnes, qui fut chargé de soigner Almereyda, à son arrivée à l'infirmerie et qui rédigea un rapport concluant à la mort naturelle, rapport vu et certifié conforme par le docteur Bécourt, médecin-chef de la prison. Le docteur Socquet sera présent.

De nombreux points restent à éclaircir, notamment celui-ci : le lit du prisonnier se trouvait à droite en entrant dans la cellule, la tête du côté de la lucarne, les pieds du côté de la porte ; Almereyda se couchant sur le côté gauche — c'est un détail qu'ont révélé les gardiens — il avait le visage tourné vers le mur ; sur ce mur, en se débattant, il y avait sans doute de petites taches de sang produites par les écorchures que se fit le moribond pendant les convulsions qui suivirent l'interruption de la circulation carotidienne et l'anémie

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

du bulbe, écorchures qui furent du reste relevées par les trois médecins légistes.

Or, lorsque ceux-ci entrèrent dans la cellule, ils trouvèrent le lit contre le mur de gauche ; on avait donc changé ce lit de place et lavé, sans doute, le mur de droite.

C'est un des mille détails prouvant que l'on s'était bien aperçu de la pendaison et qu'on avait voulu en faire disparaître les traces, détails sur lesquels auront à s'expliquer sans doute aujourd'hui les témoins qu'entendra le juge d'instruction.

Les renseignements de Duval sur l'Allemagne

Dans le dossier transmis par le Parquet au capitaine Bouchardon se trouveraient, affirme-t-on, des rapports de police rédigés et signés par Duval sur la situation militaire et intérieure de l'Allemagne ; ces rapports auraient été remis par lui à un haut fonctionnaire de la préfecture de police, M. , chef du service des renseignements, qui les lui aurait officiellement demandés.

Or, M. affirme n'avoir jamais été en relations directes avec Duval, mais avoir eu communication des renseignements fournis par Duval par l'intermédiaire d'une personne du deuxième bureau de l'état-major.

M. VIOLLETTE expose aux boulangers la nécessité de maintenir le « pain de guerre »

M. Maurice Viollette, ministre du Ravitaillement, a reçu, hier matin, les délégués du syndicat général de la boulangerie française qui lui ont été présentés par M. Dariac, député de l'Orne. M. Paul Heroin, président du syndicat, a soumis au ministre les desiderata de la boulangerie.

Le blutage ne peut être ramené à 80 0/0

La corporation désirerait en effet que le taux du blutage du pain fût ramené à 80 %. M. Viollette, ainsi qu'il l'avait déjà expliqué aux délégués de la boulangerie parisienne, a répondu qu'il ne pouvait prendre parti que le 15 septembre.

Il est indispensable, en effet, d'attendre cette date pour être fixé sur ce que donneront les blés de la nouvelle récolte comme blutage, et sur les disponibilités de tonnage que réserveront certaines négociations en cours. Dès maintenant le ministre aperçoit de grosses difficultés à laisser espérer une solution favorable. La question du rendement des blés nouveaux n'est pas résolue, mais les négociations sont terminées ; elles ont sans doute donné des résultats appréciables, mais elles sont trop loin tout de même de correspondre à nos besoins absolus pour que le ministre puisse prendre la responsabilité d'un retour au blutage de 80 %. Il faut ajouter que la température pèse de jour en jour sur notre récolte, de telle sorte que cette dernière se présente aujourd'hui sous un aspect moins favorable qu'au 15 août.

La question de la ristourne

Les boulangers ont ensuite fait observer qu'ils n'avaient en général pas beaucoup d'avance et que comme les meuniers exigeaient dans beaucoup de régions le paiement d'avance du prix de la farine, ils se trouvaient dans l'impossibilité de faire à la fois des avances aux meuniers et à l'Etat.

Le ministre a expliqué que les raisons de doléances ne lui avaient pas échappé et que dans plusieurs départements un *modus vivendi* était intervenu pour obtenir des meuniers de renoncer à l'exigence du paiement d'avance. Par un télégramme expédié, hier, aux préfets, M. Viollette attire précisément l'attention de ces fonctionnaires sur la nécessité de provoquer le consentement des meuniers à cette solution conciliatrice.

Le carnet de pain ne sera pas modifié

En dernier lieu, les boulangers ont demandé au ministre d'adopter le carnet individuel avec tickets quotidiens au lieu du carnet de famille hebdomadaire.

Mais cette demande, a dit le ministre, est inacceptable pour plusieurs raisons. Le carnet avec tickets quotidiens aboutirait, en effet, à une augmentation de la consommation. D'autre part, il obligerait son titulaire à le porter constamment sur lui, d'où : chances de perte, de vol, etc....

LES TRIBUNAUX

Les vols de l'hôpital du Panthéon

Le 2e conseil de guerre a condamné hier à trois ans de prison Paul Herbelot et Noyer, mobilisés comme infirmiers à l'hôpital du Panthéon, pour détournement de viande, de café et de sucre qu'ils revendaient à un restaurant ; Hennecart, leur complice, à un an ; Mme Blanc, tenancière du restaurant, un an de prison et 500 francs d'amende ; son mari, permissionnaire de l'armée d'Orient, six mois de prison avec sursis.

ÉCHOS

L'état de santé de M. Gervais, sénateur, s'est aggravé hier, et à l'hôpital Boucicaut où il est soigné, on manifestait de l'inquiétude.

Mme Sorgue, qui avait télégraphié en Italie, vient de recevoir de M. Canepa, commissaire général des approvisionnements en Italie, le télégramme suivant :

« Merci de tout mon cœur. Vous connaissez mon amour pour la France. Vous pouvez vous imaginer ma joie de ses victoires glorieuses. »

DERNIÈRE HEURE

A MOSCOU

La grand'mère de la Révolution dit qu'il faut aider l'armée à avoir raison de l'ennemi

Moscou, 29 Août. — Mme Breschkovska, appelée la grand'mère de la révolution russe, a visité la conférence et a pris la parole pendant quelques minutes : elle a été vivement applaudie par toute l'assemblée.

Mme Breschkovska a dit que la conférence est une grandiose enquête politique pour connaître la vœux de la nation, elle est aussi un examen que le peuple russe espère et subira avec succès.

Mme Breschkovska a terminé par un appel sur la nécessité de passer enfin des paroles à l'action et d'aider l'armée à avoir raison de l'ennemi.

Kropotkine demande une République fédérative

M. Kropotkine a prononcé un grand discours politique dans lequel il a fait ressortir les conséquences fâcheuses qu'aurait une victoire allemande. Il a donc invité tous les citoyens, et particulièrement l'armée, à ne pas ménager leurs efforts pour conjurer cette fatale éventualité. M. Kropotkine a terminé en formulant le vœu que la Russie soit enfin proclamée République fédérative.

Ce vœu, émis pour la première fois à la conférence, a déchaîné une longue ovation en l'honneur du grand révolutionnaire russe.

Une paix séparée serait une trahison

M. Plekhanoff a mis en relief le rôle de la Douma, l'émancipation du pays et le rôle de la démocratie révolutionnaire.

Il a protesté vivement contre l'affirmation de certaines gens folles qui prétendent que la démocratie révolutionnaire russe serait prête à faire une paix séparée avec l'Allemagne.

Permettez-moi donc de dire au nom de cette démocratie, a crié M. Plekhanoff, que la démocratie ne commettra jamais une pareille ignominie, car ce serait trahir les grandes démocraties française et anglaise!

De longs applaudissements ont accueilli ces paroles.

Il faut sauver la Russie

La troisième séance de la conférence d'Etat a commencé par un discours du représentant des Zemstvos, M. Grouizinoff, ancien gouverneur militaire de Moscou, qui a déclaré que son groupe adhère à la déclaration de la 4e Douma que M. Rodzianko n'a pas eu le temps de lire, notamment que le principal problème du moment actuel est de sauver la Russie de l'envahissement de l'ennemi, de rétablir à cet effet la discipline dans l'armée en l'écartant de toute politique ; de renforcer l'autorité des chefs, de réduire la compétence des comités militaires à des fonctions économiques et de donner au généralissime la faculté d'exercer sans réserve son pouvoir.

La désorganisation des transports

Les représentants des chemins de fer prennent ensuite la parole. M. Froloff, délégué de l'alliance des ingénieurs, signale la désorganisation complète des transports qui peut, si l'état de choses actuel persiste, s'arrêter complètement en novembre. Les conséquences de ce fait, dit l'orateur, seraient terribles, tant à l'intérieur du pays que sur le front où des armées pourraient se ruer en Russie et y commettre peut-être des excès sans exemple.

M. Froloff constate que les revendications extrêmes des ouvriers jouent un rôle important dans cette désorganisation, et il adresse un appel chaleureux à tous ceux qui sont occupés aux transports à sacrifier leurs intérêts personnels à ceux du salut de la patrie.

Discours de clôture de Kerensky

La conférence s'est terminée par un discours de clôture de M. Kerensky, qui a dit entre autres choses :

Bien que divers groupes politiques aient critiqué ici le gouvernement provisoire, ils ont cependant manifesté une tendance évidente d'aboutir à un accord.

Le gouvernement restera à la garde de la révolution et ne tolérera aucune tentative contre-révolutionnaire, quelle que soit sa source, car le gouvernement provisoire incarne la volonté de tout le peuple.

Le gouvernement ne regrette pas d'avoir convoqué la conférence de Moscou, laquelle, sans donner des résultats pratiques, a permis toutefois à tous les citoyens russes de dire franchement ce qu'il faut pour l'Etat.

M. Kerensky a parlé ensuite des services rendus au pays par la démocratie révolutionnaire qui a pris entre les mains le pouvoir à un moment terrible dans la vie de l'Etat. Il termine en disant :

Ceux qui tentent d'arracher au peuple ses conquêtes n'y réussiront jamais, car elles sont maintenant bien public.

M. Kerensky déclare ensuite la conférence de Moscou close et descend de la tribune, accompagné par de longues ovations de toute l'assemblée.

M. WILSON unanimement approuvé

Washington, 29 Août. — Les télégrammes affluent de tous les points des Etats-Unis à la Maison-Blanche, approuvant la réponse du président Wilson aux propositions pontificales. Les principaux journaux la commentent favorablement.

Le *New-York Herald* dit :

Le président Wilson rejette la proposition de paix du Pape et donne ses raisons dans un langage qui retentira dans le monde entier. La paix ne peut pas être conclue sur une base aussi faible que la parole du gouvernement allemand actuel. La réponse du Président est partie du cœur du peuple américain ; c'est une réponse au Pape autant qu'aux partisans de la paix prussienne dans ce pays et dans les autres.

Le *World dit :*

La réponse peut être condensée en cinq mots : « Pas de paix avec l'autocratie prussienne ». La réponse constitue un cri d'émancipation ; ce cri d'émancipation s'adresse au peuple allemand lui-même, si celui-ci veut y répondre dans la même mesure que les peuples déjà écrasés ou menacés par une puissance militaire impitoyable.

Le *Sun* dit :

La réponse a mis le doigt sur la plaie. Aucune paix ne peut être conclue qui permette au gouvernement allemand de recommencer, qui laisse désemparées, abandonnées les parties de l'Europe déjà paralysées, qui remette les fautes et qui ne laisse qu'un vague espoir de les éviter dans l'avenir.

TÉMOIGNAGES accablants contre Soukhomlinoff

Petrograd, 28 Août. — Les témoignages entendus aujourd'hui sont particulièrement accablants pour Soukhomlinoff :

Le général Vernander, ancien adjoint au ministre de la Guerre, délare que le ministre de la Guerre Soukhomlinoff ne pensait presque pas à la guerre, ne songeait pas aux approvisionnements de l'armée, et ne contrôlait pas les usines et fabriques travaillant pour la défense nationale qui fonctionnaient tant bien que mal, de telle sorte qu'au bout de 120 jours de guerre l'armée russe se trouva sans projectiles.

L'ex-grand-duc Serge Michaïlovitch, ancien inspecteur général de l'artillerie, déclare qu'il a élaboré, en 1907, un projet pour un nouvel armement de l'artillerie qui est resté cependant sans aboutir jusqu'en 1913.

Le grand-duc dit que le général Soukhomlinoff supprima les rapports personnels avec le tsar de tous les chefs du ministère de la Guerre ; en outre, il empêcha que de nouveaux canons soient commandés aux usines Schneider.

L'ancien ministre du Commerce et de l'Industrie Timascheff déclare que dans la période de 1909 à 1915 le ministère de la Guerre ne lui demanda pas même une seule fois d'attirer l'attention des fabricants et usiniers sur les intérêts de la défense nationale.

L'ennemi force en deux points les positions des Russo-Roumains

Petrograd, 29 Août. — (Officiel.) — *Dans la région au nord de Grozesci et au nord-est de Soveja, direction d'Ocna, l'ennemi a prononcé, dans la journée du 28 août, de violentes attaques à alternatives diverses.*

Dans la direction de Focsani, dans la matinée du 28 août, l'ennemi, après une préparation d'artillerie, a attaqué nos positions dans la région de Mountcheliu. Une de nos divisions n'ayant pas offert la résistance nécessaire, a quitté ses positions et reculé en désordre. Au cours de la journée, l'ennemi continuant à avancer s'est approché de la ligne Irechti-Desous-Wochnitza-Sitionechti-Tchiolianitchi.

Dans la nuit du 29 août, l'ennemi a développé son succès et forcé nos positions dans la région de Warnitza.

Sur le reste du front, fusillade.

BELGE

Pendant la nuit du 27 au 28 et du 28 au 29 août, grande activité de nos patrouilles. A la suite d'une attaque exécutée par une de nos reconnaissances, au sud de Dixmude, nous avons dispersé un détachement ennemi et ramené des prisonniers.

Faible activité d'artillerie en raison du mauvais temps.

PORTUGAIS

Au cours de cette semaine, nous avons repoussé un coup de main au sud d'Armentières. L'ennemi a laissé trois prisonniers entre nos mains.

Sur tout notre front, vifs engagements de patrouilles qui ont toujours été repoussés, continuant les bombardements de part et d'autre.

L'ennemi a fait un grand usage de bombes de gaz. Nos pertes furent très légères pendant cette semaine. Le moral des troupes est excellent.

La Commission du Reichstag s'occupe de la Pologne et de la Lithuanie

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 29 Août. — La commission principale du Reichstag s'est occupée hier des questions concernant la Pologne et la Lithuanie. Le débat a été tenu rigoureusement secret.

Toutefois, on sait qu'elle a adopté une motion invitant le gouvernement à substituer davantage l'autorité civile à l'administration militaire dans les pays occupés.

La commission doit discuter aujourd'hui la censure politique et les mesures propres à adoucir l'état de siège. Elle s'ajournera ensuite quelque temps.

M. Helfferich défend la censure et l'état de siège

Bâle, 29 Août. — On mande de Berlin : La commission plénière du Reichstag a discuté, aujourd'hui, les questions de la censure et des restrictions imposées à la vie politique par l'état de siège.

Plusieurs députés de gauche et M. Dittmann, socialiste minoritaire, se sont élevés énergiquement contre l'indulgence extrême de la censure en faveur des organes pangermanistes qui contraste avec la sévérité qu'elle déploie vis-à-vis des libéraux.

Ils ont demandé la levée de l'état de siège, le rétablissement de la liberté de la presse et des réunions publiques.

M. Helfferich a répondu en défendant le gouvernement des critiques dirigées contre lui en affirmant la nécessité des mesures actuellement en vigueur.

La confusion est extrême à la Conférence socialiste de Londres

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Londres, 29 Août. — Les séances des commissions devaient commencer ce matin, à huit heures et demie, mais on oublia d'ouvrir aux congressistes les portes du Central-Hall ; ils durent rester dans la rue, sous la pluie, pendant une heure. Les travaux ne commencèrent que vers dix heures.

La première commission relative à Stockholm discuta longuement et finit par adopter la résolution par 3 voix, celles des délégués Mistral (Français), Smirnoff (Russe), et Macdonald (Anglais), les autres délégués majoritaires français, belge et grec ayant refusé de prendre part au vote.

La seconde commission eut un débat confus, relativement au mode de discussion ; finalement on subdivisa cette commission en deux sections : la première réservée aux questions générales, la seconde à la question du traité de paix.

Le banquet de clôture

Un banquet a eu lieu au restaurant Holborn, mardi soir, qui réunissait une centaine de convives. Il était présidé par M. Henderson, ayant à sa droite M. Albert Thomas, à sa gauche M. Vandervelde.

Tous trois ont prononcé des discours où ils essayèrent de définir le but du congrès, en évitant de parler d'un sujet brûlant pour les Boches.

M. Albert Thomas compara les procédés des socialistes français et anglais aux routes de France et d'Angleterre, les premières unies, droites, permettant de voir l'horizon, les secondes pleines de tournants, de haies, cachant le but qu'on finit quand même par atteindre.

Le discours du ministre des Munitions a été chaleureusement applaudi. — H.

Effervescence aux Halles

Les nouvelles mesures prises par l'administration pour que l'arrivage du poisson soit chaque jour entièrement vendu ont provoqué hier matin aux Halles, une vive effervescence. L'arrivage ayant été insignifiant en raison de la tempête, les détaillants, déjà exaspérés de n'avoir pu s'approvisionner, se sont rassemblés en grand nombre et ont vivement protesté contre l'affichage de cours réduits après neuf heures du matin. Ainsi, la veille, la sole qui avait valu de 10 à 12 francs le kilo, était affichée 5 francs.

Ajoutons que beaucoup de ménagères qui étaient venues aux Halles parce qu'on leur avait annoncé qu'il y aurait du poisson à bon marché montraient leur désappointement en termes très vifs.

Le préfet de police est venu aux Halles effectuer une enquête personnelle et a eu une entrevue avec tous les intéressés dans le cabinet de M. Monsarrat, commissaire spécial des Halles.

A la suite d'une réunion qu'ont tenue les mandataires aux poissons, la note suivante a été communiquée :

Le syndicat des mandataires à la vente en gros du poisson a affirmé qu'il a toujours fait ses efforts pour faciliter la vente de la totalité des marchandises arrivées chaque jour sur les Halles. De nouvelles mesures ont été prises à partir du mardi 28 août par la préfecture de police. Le syndicat s'est incliné à nouveau devant ces mesures tout en faisant les plus grandes réserves sur leur opportunité, leur efficacité et leurs conséquences certaines. Il regrette vivement les effets qui en ont résulté dès aujourd'hui.

A TRAVERS PARIS

Un infanticide aux Epinettes

On trouvait hier matin, 19, rue Boulay, aux Epinettes, un cadavre de nouveau-né dans les cabinets situés entre le premier et le second étage. La tête du petit corps engagé la première obstruait le trou. Quelques heures plus tard, la mère était trouvée : une jeune fille de 19 ans, Georgette J..., fille d'un locataire de l'immeuble ; elle avait jusqu'au dernier moment réussi à cacher sa situation à ses parents qui, loin d'être complices, ont favorisé l'enquête de la police. Se plaignant de coliques, elle se rendit aux cabinets où elle resta cinq minutes, puis, à peine remontée chez elle, se mit à piquer à la machine.

La jeune fille affirme avoir accouché naturellement, ne se doutant pas être arrivée au terme de sa grossesse et que l'enfant est tombé dans les cabinets la tête la première, entraînant une mort immédiate, sans qu'elle l'ait voulu.

Georgette J... a été transportée à l'hôpital Bichat en attendant d'être mise à la disposition de M. Richard, juge d'instruction, et M. Léger, commissaire des Epinettes, est chargé de continuer l'enquête par commission rogatoire. Le petit corps est à la Morgue.

Le crime du boulevard de l'Hôpital

Le docteur Dervieux, qui avait été commis pour pratiquer l'autopsie de Mme Claire Souzac, trouvée assassinée et brûlée chez elle, 118, boulevard de l'Hôpital, a examiné à nouveau le cadavre hier à la Morgue et des photographies du corps ont été prises par le service de l'identité judiciaire. L'autopsie sera faite aujourd'hui par le médecin légiste.

En jouant avec un pistolet

Rue Falempin, M. Petit, mobilisé dans une usine, expliquait à sa femme le maniement d'un pistolet automatique. Soudain, la femme prit l'arme des mains de son mari et, en manière de plaisanterie, mit celui-ci en joue, puis pressa la détente. Le pistolet était chargé, la balle alla atteindre M. Petit au poumon droit. Le blessé a été transporté à Necker dans un état grave.

Tué par une auto qui prend la fuite

Avenue Gambetta, une auto, qui a pris la fuite, a culbuté, hier matin, une voiture attelée d'un âne portant sur une plaque l'inscription suivante : « Beauger, rue Louis-David, à Bagnolet ». Le cocher qui la conduisait a été tué. On recherche l'auteur de l'accident.

Un plancher qui s'effondre

Le plancher de la loge de la concierge du premier étage de l'immeuble 186, rue Marcadet, s'est effondré, hier, dans un logement situé au rez-de-chaussée occupé par un locataire absent. Il n'y a pas d'accident de personnes.

Cet immeuble, de construction ancienne, ne comporte qu'un étage et menace ruine. M. Gayral, commissaire de police, fait prendre les mesures utiles.

Morte empoisonnée

Mme Lucie C..., 20 ans, dont le mari est mobilisé, a été trouvée morte dans un hôtel de la rue Fontaine. On croit à un suicide par empoisonnement. Une enquête est ouverte. Le corps a été transporté à la Morgue.

FAITS DIVERS

1er ARRt. — Au Vert-Galant, on retire de la Seine le corps de Mme Jeanne Leclerq, 23 ans, vendeuse aux Halles. Suicide dû à des chagrins intimes. A la Morgue.

Pour la répartition des orges

On nous communique la note suivante :

Tous les brasseurs, malteurs, distillateurs des grains, fabricants d'orges perlés, de malts torréfiés et autres industriels employant des orges, escourgeons, paumelles sont invités à faire connaître, sans délai, au comité central de répartition des orges, no 3, rue Washington, à Paris, leurs adresses exactes.

Ce comité leur enverra des formules à remplir sur lesquelles ils voudront bien fournir tous les renseignements qui leur seront demandés. Ces renseignements sont indispensables pour établir la répartition des orges, escourgeons, paumelles que le ministre du Ravitaillement pourra mettre à la disposition des intéressés.

L'arrêté ministériel sera bien mis en vigueur le 1er septembre.

Accident d'aviation

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Lyon, 29 Août. — Un aéroplane survolant Montreval (Ain) a fait une chute à la suite d'un accident non expliqué. Le pilote, André Mandelier, 21 ans, aspirant, dont la famille qui habite Paris a été prévenue, a été tué.

Programme des spectacles

MATINEE

Opéra-Comique, 1 h.1/2. — La Tosca, Les Am. de Cath.
Odéon, 2 h. — Les Deux Orphelines.
Châtelet, 2 h. — Dick, le roi des chiens policiers.
Variétés, 2 h. 1/4. — **Palais-Royal, Renaissance, Th. Antoine, Vaudeville, Bouffes-Parisiens**, 2 h. 1/2, avec les mêmes spectacles que le soir.

SOIREE

Français, 7 h. 3/4. — L'Etincelle, Polyeucte.
Opéra-Comique, 8 h. — Werther.
Odéon, 7 h. 3/4. — Les Deux Orphelines.
Châtelet, rel. — (Samedi, 8 h., Dick).
Palais-Royal, 8 h. 1/2. — Madame et son filleul.
Th. de la Scala, 8 h. 1/2. — Le Sursis.
Th. Antoine, 8 h. 1/2. — M. Bourdin, profiteur.
Gymnase, 8 h. 3/4. — Les Deux Vestales.
Edouard-VII, 8 h. 3/4. — La Folle Nuit.
Variétés, 8 h. 1/4. — Kit.
Renaissance, 8 h. 1/2. — Vous n'avez rien à déclarer ?
Vaudeville, 8 h. 1/2. — La Revue.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 1/2. — L'Illusionniste.
Porte-Saint-Martin, 8 h. — Le Chemineau.
Ambigu, 8 h. — Le Maître de forges.
Déjazet, 8 h. — Un fil à la patte.
Grand Guignol, 8 h. 30. — La Petite Maison d'Auteuil.
Folies-Bergère, 8 h. 1/2. — La Grande Revue.
Marigny, 8 h. 1/4. — La Nouvelle Revue.
Empire. — Le Cœur et la Main (M. du Poud).
Olympia, 8 h. 1/2. — Attractions.
Alhambra, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Attractions variées.
Concert Mayol, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — La Revue Sensat.
Ambassadeurs, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — La Grande Revue.
Pathé-Palace, 2 h. — Actualités.
Artistic (61, rue de Douai). — 2 h. 1/2, 8 h. 1/2.
Aubert-Palace. — 2 h.
Omnia-Pathé. — 2 h.
Tivoli-Cinéma. — 2 h. 1/2, 8 h. 1/2.
Cirque d'Hiver. — 2 h. 1/2, 8 h. 1/2.

LA TEMPERATURE

Hier. — A Paris, vent et averses.
Thermomètre. — Midi, 18° ; 9 h., 16° ; minuit, 14°.
Aujourd'hui. — Soleil : Lever, 5 h. 5 ; coucher, 19 h. 37. — Lune : Lever, 18 h. 22 ; coucher, 3 h. 4.
Prévisions. — En France, des averses sont encore probables avec temps frais.

Quand on a soif...

Rien n'est aussi agréable, aussi sain, qu'une bonne eau minérale, fraîche, pétillante. Mais encore faut-il pouvoir s'en procurer facilement. Grâce à l'emploi des "Lithinés du Dr Gustin", on peut obtenir instantanément cette boisson idéale, légèrement gazeuse, digestive, rafraîchissante et possédant les propriétés thérapeutiques des meilleures eaux minérales. Un paquet dissous dans un litre d'eau potable produit une eau minérale alcaline et lithinée pour moins de 15 centimes, puisque la boîte de 12 paquets ne coûte que 1.50, plus 0.25 d'impôt, soit en tout 1.75. (Toutes pharmacies).

Le retour de nos rapatriés

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Evian-les-Bains, 29 Août. — Hier soir sont arrivés 454 rapatriés de Méricourt, Lens, Fouquières-lès-Lens, Rouvroy, Nouméa, Etaing, Lécluse, Pelves, Biaches, Saint-Vaast, Plouvain, Monchy-le-Preux, Etrepigny, Sailly-Ostrevent ; ils seront dirigés sur la Creuse. Ce matin le convoi comprenait 470 rapatriés de Rœux, Biaches, Saint-Vaast, Monchy-le-Preux, Pelves, Plouvain et Sailly-en-Ostrevent, qui seront répartis dans la Charente.

Grave collision de tramways à Nogent-sur-Marne

Deux tramways nogentais marchant en sens inverse se sont rencontrés boulevard de Strasbourg, devant le numéro 140.

Mme Garraut, qui conduisait le tramway tamponneur, avait passé la voie de garage, lorsqu'elle vit surgir devant elle un autre tramway conduit par le watmann Piédeloup; la watwoman freina, mais la déclivité du sol, très forte à cet endroit, entraîna le véhicule et le choc eut lieu.

Une quinzaine de personnes, plus ou moins fortement atteintes par des éclats de vitres, ont pu, après pansement, regagner leurs domiciles.

L'un des voyageurs, M. Jean Bassinière, 35 ans, domicilié Villa-Saint-Michel, à Paris, qui a eu l'artère du bras gauche coupée, a dû être transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

CARBURE

Livraison immédiate

Ch. LIOTARD Jne, 22, rue de Lorraine, Paris

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

HALLE AUX BLÉS

Blés. — Les affaires sont toujours calmes, les vendeurs demandent des prix excessifs en attendant l'application des nouvelles mesures, et il y a acheteurs.

Sons. — Fermes, tant que le blutage à 85 % existera ; on paie de 34 à 36 fr.

Farines. — Peu d'offres, prix fermes, on cote de 54 à 55 fr. nu, 55 à 56 fr. logé, affaires de plus en plus restreintes.

Avoines. — Fermes en raison de la rareté des offres.

Orges. — Demande active, cours nominaux.

Sarrasins. — De plus en plus fermes, on cote : Provenance Bretagne, de 51 à 53 fr. suivant qualité.

MARCHÉ AUX FOURRAGES

	1re qual.	2e qual.	3e qual.
Paille de blé	96 ..	94 à 95	92 à 93
— de seigle	63 ..	61 62	59 60
— d'avoine	63 ..	61 62	59 60
Foin	155 ..	153 154	151 152
Luzerne	160 ..	158 159	156 157
Regain	158 ..	156 157	154 155

SUIFS

Cote officielle, 345 fr. ; suif en branches, 241 fr. 50; oléo-margarine, 345 fr.

POMMES DE TERRE

Ronde jaune, 19 à 20 fr. ; early rose, 17 à 19 fr.

BOURSE DE PARIS

DU MERCREDI 29 AOUT 1917

Valeurs	Cours du jour	Valeurs	Cours du jour	Valeurs	Cours du jour
3 %	62 25	Compir Escompte	775 ..	Foncière 1883.	325 ..
3 % amortis.	70 10	Société Générale	... ..	Foncière 1885.	341 ..
3 ½ 1914..	.. ..	Est	790 ..	Commun. 1891	308 ..
5 %	87 65	Lyon	981 ..	Commun. 1892	337 ..
Ouest-Etat 4 %	305 ..	Midi	960 ..	Foncière 1895.	345 50
Annam-Tonk 2 ½	61 50	Nord	... ..	Commun. 1899	331 ..
Afriq. occl 1903 3	368 ..	Orléans	1130 ..	Foncière 1903.	388 50
Maroc 1904 5	493 ..	Ouest	710 ..	Commun. 1906	380 ..
— 1910 5 %	493 50	Métropolitain	... ..	Foncière 1909.	205 ..
— 1914 4 %	437 50	Suez	... ..	Commun. 1912	197 ..
Tunisien 1902 3	... ..	Rio Tinto	1775 ..	Fonc. 1913 3½	400 ..
Algérie 1902 3.	358 ..	Aciéries Marine.	2375 ..	— 1913 4 %	423 ..
Espagne Ext. 4 %	105 35	Tréfil. du Havre	261 ..	1917 5 % lib.	345 ..
Russe 1889 4 %	56 ..	PETIT JOURNAL.	... ..	1917 5 % n. lib	317 ..
— 1890 4 %	.. ..	Ville de Paris 65	569 ..	Est 4 %	402 ..
— 1893 4 %	.. ..	— 1871 3 %	375 ..	— 3 %	361 ..
— 1894 4 %	.. ..	— 1875 4 %	497 ..	— 3 % nouv	336 ..
— consol. 1re s	59 60	— 1876 4 %	497 ..	Paris-Lyon 1855	... ..
— cons. 4 % 2e	.. ..	— 1892 2½	... ..	P.-L.-M. 4 %.	407 ..
— » 1901 4	58 20	— 1894-96.	265 ..	— fus. anc..	327 50
— 3 % 91-94	51 50	— 1898 2 %	313 ..	— fus. nouv.	330 ..
— 1896 3 %	.. ..	— 1899 2 %	297 50	Midi 3 %	334 75
— 1894 3 %	.. ..	— 1904 2½	... ..	— 3 % nouv.	339 ..
— 1906 5 %	73 50	— 1905 2¾	336 ..	Nord 5 %	458 75
— 1909 4½	63 50	— 1910 2¾	292 75	— 4 %	400 ..
— 1914 4½	.. ..	— 1910 3 %	288 ..	— 3 %	335 ..
Banque de France	... ..	— 1912 3 %	232 50	— 3 % nouv.	342 ..
— de l'Algérie	3290 ..	— 1917 5½	498 ..	Orléans 4 %.	396 ..
— de Paris..	1068 ..	— 5es	98 50	— 3 %	362 ..
Crédit Foncier.	636 ..	Communale 79.	444 ..	— 3 % 1884	336 50
Crédit Lyonnais	1156 ..	Foncière 1879.	477 ..	Ouest 3 %	364 ..
Crédit Mobilier.	... ..	Commun. 1880	470 ..	— 3 % nouv..	352 ..

COURS DES CHANGES

Londres	27 13. à	27 18..	Petrograd.	1 14.. à	1 19..
Espagne	6 40..	6 42..	Suisse	1 24..	1 26..
Hollande	2 40½	2 44½	Danemark.	1 74..	1 78..
Italie	76 ½	78 ½	Suède	1 92..	1 96..
New-York	5 67½	5 72½	Norvège	1 75½	1 79½
Portugal	....	....	Canada	....	....

Imprimerie du *Petit Journal* (VOLUMARD, imp.)

Imprimé sur Machines MARINONI

FEUILLETON du Petit Journal du 30 Août 1917

— 75 —

LES PETITS BLEUS DE LA 8me (*)

PREMIÈRE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE FRANÇAISE

LII. — **Nouveaux ennemis** (Suite)

— Et pourquoi ? me demande Faucheux.

— Parce que, si nous tombons sur les Boches, ils verront bien tout de suite que tu as essayé de faire disparaître ton matricule... On n'a pas l'habitude, si pauvre qu'on soit, de porter des chemises qui ont un trou du côté gauche, juste à l'endroit où l'on marque le linge du régiment.

— C'est vrai... alors... comment faire ?

— Enlever ta liquette, parbleu... tu as un tricot en dessous...

— Oui, mon chandail.

— Eh bien, n'hésite pas.

Faucheux se débarrasse rapidement de sa chemise et, après l'avoir roulée en boule, la jette dans un buisson.

— J'dois pas être mal comme ça, dit-il en riant.

— Tu as l'air d'un pêcheur.

— Ça peut aller ?

— Oui... le principal c'est que l'on ne puisse pas deviner que nous sommes des soldats.

— Mais, nos godillots ?

— Ils ne sont pas marqués... et puis ce ne sont pas des godillots, mais des napolitains... Tous les paysans ont des souliers comme cela.

Tout en parlant, nous venons d'atteindre un fossé, derrière lequel le terrain s'élève en pente douce.

Avec d'infinies précautions, nous rampons jusqu'en haut d'un monticule couronné de troënes et de noisetiers.

LIII. — **Le sauveur**

De ce point, la vue plonge sur la campagne... A deux cents mètres devant nous, il y a un village auquel on accède par une petite route blanche qui court entre deux rangées d'arbres. Un peu plus loin, dans la plaine, nous apercevons des caissons et des chevaux... puis, bientôt, nous distinguons des hommes qui vont et viennent entre les voitures.

Ces hommes, nous n'avons pas besoin de les regarder longtemps pour être fixés sur leur identité.

Ce sont des soldats boches !

Aussitôt, nous nous jetons à plat ventre. Nous sommes loin, il est vrai, mais qu'il prenne fantaisie à un officier de scruter les environs avec sa jumelle et il nous apercevra facilement.

— Tu vois, me dit Faucheux d'un air navré... nous sommes toujours dans les lignes ennemies...

— A sept ou huit kilomètres du front...

— Tu crois ?

— Dame ! je suppose que les Boches établissent leurs sections de munitions à peu près à la même distance que nous. Or, c'est bien un parc de réserve que nous venons de voir.

— Alors, nous sommes « faits ».

— Peut-être... nous sommes ici assez loin de la grand'route qui doit se trouver là-bas, derrière les arbres... Les convois qui vont jusqu'aux premières lignes et qui en reviennent ne passent certainement point par ici...

Il y a un silence. Faucheux s'est dressé sur les genoux et regarde dans la direction du parc de munitions.

Au bout d'un instant, il se laisse retomber à côté de moi, en disant :

— Nous aurons beau faire, va, nous ne nous en tirerons jamais... Nous sommes pris entre l'arbre et l'écorce. Il faudra toujours, d'un moment à l'autre, que nous rencontrions les Boches... En admettant que nous puissions nous cacher un jour, deux jours, trois peut-être, nous ne pourrons vivre ainsi sans être découverts... et puis, nous ne sommes pas comme les chevaux de bois, nous autres, il faudra bien que nous bouffions... et à moins de nous nourrir d'herbes et de feuilles sèches...

Je ne trouve rien à répondre.

Evidemment, il a raison... la faim qui commence déjà à nous tenailler va devenir d'heure en heure plus impérieuse, plus terrible et il arrivera une heure où affolés, n'ayant presque plus conscience de rien, nous ne prendrons plus aucune précaution.

— Si jamais on sort de c'te passe-là, me dit Faucheux... on pourra dire qu'on est vernis... et comment !

Et il ajoute presque aussitôt :

— Mais je ne vois pas de quelle façon nous arriverons à en sortir... Il faudrait un miracle... et les miracles ça n'existe que dans les contes de fées... Que veux-tu, mon pauvre vieux, faut croire que nous devions finir comme ça... nous n'étions pas destinés à faire la guerre jusqu'au bout.

Il s'est étendu de tout son long sur l'herbe et je m'aperçois bientôt qu'il s'est endormi.

Il n'a pas pu résister aux émotions et aux fatigues que nous avons endurées et pourtant, il est de fer, cet excellent Faucheux !

Je suis aussi éreinté que lui, mais il me serait cependant impossible de dormir. Mes nerfs sont tendus à éclater et je suis dans un état d'excitation telle que ma tête commence à battre un peu la breloque. Je rêve de combats furieux, d'expéditions périlleuses, en un mot je divague, mais comme la réflexion reprend bientôt le dessus, je finis par me calmer un peu.

Je me suis assis contre un arbre et, de temps à autre, je détourne la tête, pour voir ce qu'ils font là-bas, ces maudits Boches, du côté de leur parc à munitions.

Tout est tranquille. Ce n'est généralement que le matin et vers la fin de la journée que les convois se mettent en marche.

Je suis comme Faucheux, je ne me fais aucune illusion sur le sort qui nous attend et je jouis avec sérénité des dernières heures de liberté qui me restent à vivre...

Soudain une pensée me vient à l'esprit.

Si nous redescendions dans le souterrain et si nous essayions de trouver cette fois le couloir qui aboutit au château de Combles ?...

Je suppute un moment les chances de cette expédition, mais je ne tarde pas à me convaincre qu'elle est impossible.

Nous n'avons plus de lumière. Comment nous diriger dans ces catacombes obscures ?... Et puis, il y a les rats, ces affreuses bêtes dont nous sommes parvenus à nous défaire une première fois, grâce au moyen employé par Faucheux... Maintenant, nous n'avons rien pour les mettre en fuite et nous serons dévorés vivants.

Entre cette alternative et celle d'être tué en résistant aux Boches, je n'hésite pas une seconde... Nous sommes sacrifiés et rien ne peut conjurer la catastrophe.

Il n'y a plus qu'à tirer une barre sur nos existences et à se résigner...

Nous aurons du moins la consolation d'avoir fait notre devoir jusqu'au bout, d'avoir été utiles à quelque chose puisque nous avons réussi à arracher des mains de ce misérable Sulzer la pauvre enfant qui était tombée en son pouvoir.

A moins d'événements dont la réalisation semble presque impossible, Mariette n'a rien à craindre. Les dignes femmes chez qui elle se trouve maintenant prendront soin d'elle et les Boches, même s'ils s'avisent de perquisitionner de nouveau dans le couvent, ne pourront se douter que cette jeune religieuse, si belle, si candide, est l'une de leurs plus implacables ennemies.

La seule chose qu'il y ait à craindre, c'est que Sulzer entre dans le couvent, mais il y a des chances pour que cela n'arrive point.

Il a perdu notre trace et doit, à l'heure qu'il est, errer sur les chemins avec ses soldats pour retrouver sa prisonnière.

Il faudra pourtant bien qu'il renonce à sa poursuite, car il aura probablement de l'ouvrage du côté des tranchées... La bataille va reprendre et il sera nécessaire qu'il paye de sa personne, à la tête de ses soldats.

Tout en me livrant à ces réflexions, j'ai tiré de ma poche le médaillon que m'a donné Mariette et que je dois remettre au capitaine Maisonnave !

Plus je regarde la petite photographie de Mariette, plus je me sens ému.

Est-elle assez jolie avec ses longs cheveux blonds et ses grands yeux bleus si doux, si caressants...

Et dire que je ne la reverrai sans doute jamais...

A cette idée, mes yeux se mouillent et je me prends à sangloter comme un enfant.

Est-ce la triste situation dans laquelle je me trouve qui me bouleverse ainsi au point de me faire verser des larmes ?

Ne serait-ce point un autre sentiment plus fort que tout... un sentiment auquel je n'ose donner son vrai nom ?... Et pourtant, j'ai beau essayer de chasser de mon esprit l'image de Mariette, je la revois toujours là, devant moi... Je me rappelle ses moindres gestes, ses moindres jeux de physionomie et jusqu'à sa voix dont il me semble toujours entendre le son... « Merci... monsieur Pierre ! »

(*A suivre*) ARNOULD GALOPIN.

(*) Copyright 1917, in the United States of America, by Arnould Galopin.
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.